

A photograph of a yellow garment, possibly a sari or a piece of fabric, with a colorful striped border (green, black, red, and yellow) peeking through a narrow opening in a rusty, brown metal shutter. The shutter has vertical slats and a horizontal bar. The background is a plain, light-colored wall.

Sous les voiles

*la condition de la femme
indienne*

Valentine
ZELER

À ma famille qui m'a toujours soutenue
À ces personnes merveilleuses croisées sur mon chemin

Préface _____ 8

Avant-propos _____ 10



L'inde, les mœurs et les
coutumes



Les conditions de vie
des femmes



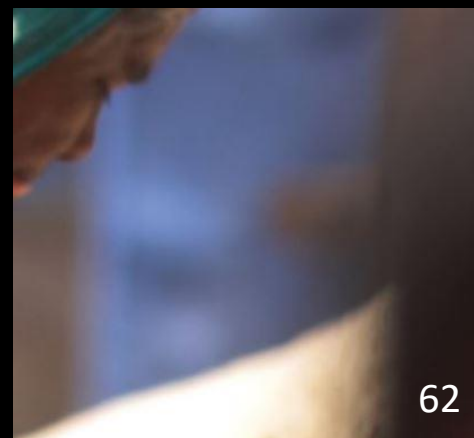
Le statut des hommes



L'éducation des enfants



Portraits d'Indiens



Pensées libres



Préface

A travers ce livre, Valentine ZELER nous emmène en voyage.

Un voyage insolite où les paysages humains sont légion.

La force, la puissance de ses regards de femmes croisées au hasard des chemins, nous transportent; car ils sont intenses, vibrants et envoûtants.

Chaque portrait de femmes sur lesquelles s'est posé l'objectif de Valentine, reflète la lutte intestine des femmes indiennes à l'encontre de la toute puissante société patriarcale traditionnelle.

Ces visages sont bien plus que la représentation de la simple beauté physique ; tous sont des portraits de l'âme.

Bien que Valentine soit encore très jeune, elle a su capter toute la force intérieure de ses sujets...

Peut-être et sans doute, parce qu'elle est une vieille âme.

A toujours ma Valentine

Christine Gurtner



Avants propos

« Pourquoi avoir choisi l'Inde ? » fut la question récurrente lorsque je parlais de mon projet de voyage...

Lorsque j'appris que je serais susceptible d'obtenir une bourse de voyage qui me permettrait de partir dans le pays de mon choix, en créant intégralement mon périple, et cela grâce à l'association Zellidja, j'ai tout d'abord souhaité me rendre dans un pays en guerre afin de comprendre de mes yeux le conflit et m'imprégner de ces personnes qui savent que leur vie ne tient qu'à un fil mais qui sont prêtes à se battre pour leurs convictions. Certains diront que ce sont des héros, d'autres, des inconscients. Dans les deux cas, je voulais connaître ce qui anime cette force intérieure.

Puis, après réflexion, je savais que je ne serais pas autorisée à choisir ce genre de pays.



J'ai donc envisagé de parcourir le Bhoutan, pays plus stable sur le plan politique, où court la rumeur d'un IDH (Indice de Développement Humain) totalement faussé. La jauge du bonheur ne serait pas aussi élevée que son gouvernement le clame. Cependant, pour y séjourner, il faut payer une taxe journalière de 150 euros, ce qui n'était financièrement pas envisageable. Alors mon choix s'est tourné vers l'Inde, pays inscrit depuis longue date sur la liste de mes rêves.

L'Inde, pour ses couleurs, l'Inde, pour ses senteurs, ses traditions et coutumes, l'Inde, pour ses visages marqués et empreints de sagesse, mais également pour son côté obscur, sa société patriarcale fortement ancrée dans les traditions, possédant une forme de pensée opposée au système de pensée occidentale. J'avais surtout envie de découvrir l'Inde pour ses femmes, ses mères, grands-mères, et filles qui ont une position sociale dans la société souvent bien inférieure à celle des hommes.

C'est ainsi que je me suis lancée, sac au dos pour un périple d'un mois en Inde, seule, avec à la main mon sujet d'étude "la condition de la femme, de la naissance de la fille à l'accouchement de la mère". Un sujet vu et revu, sans aucuns doutes, mais un sujet qui ne cesse d'évoluer et de se modifier, avec, entres autres la modernisation du pays et l'impact qu'entraîne la mondialisation.



C'est ainsi que j'ai découvert une Inde différente des à priori dont je m'étais imprégnée en lisant récits et articles.

J'ai tenté d'éviter les endroits touristiques, préférant me perdre dans les jolies rues bleues de Jodhpur ou roses de Jaipur, déambuler dans les slums de Delhi, ou marcher vers un ailleurs dans la romantique ville d'Udaipur.

Outre la visite d'importantes villes, je me suis également rendue à Vrindavan, la petite ville de Lord Krishna et à Pushkar, célèbre pour son lac sacré et ses rituels.

Dans tous ces endroits j'ai pu ressentir un sex-ratio totalement déséquilibré entre l'homme et la femme. Je vais tenter d'aborder ici les raisons de ce déséquilibre, en examinant la condition de la femme, de l'homme et des enfants. Ce récit sera également alimenté par des personnes qui m'ont marquées, avec des interviews, mon ressenti, et enfin, par des photos, encore et encore, parce qu'elles parlent par d'elles-mêmes.

Partons ensemble à la rencontre des merveilles de ce pays...

“You educate a man ; you educate a man

You educate a woman, you educate a generation”

-Brigham Young-





L'inde dans ses mœurs et ses coutumes.

Les mœurs et les coutumes qui sont propres à ce pays se situent bien loin de nos idéaux de pensée. Une différence ne cesse de se creuser entre les villes et les villages : les villages, représentant 60% du territoire, sont souvent coupés des médias et du système éducatif, à cela s'ajoute une vision que l'on pourrait qualifier de "démodée", puisque les habitants n'évoluent pas en accord avec la modernisation de l'état. La vie dans les villages nous permet de mieux comprendre d'où sont issues ces coutumes et mœurs qui caractérisent l'Inde. Cependant, les mentalités évoluent avec les nouvelles générations, qui, éduquées en étant informées, modernisent l'Inde en allant à l'encontre de ces traditions.

Dans les villages, la femme est soumise à son mari et à tout sexe masculin, que ce soit ses enfants ou son beau-père. Considérée comme le sexe faible, elle ne pourra pas prendre de décisions, de même qu'elle ne sera pas envoyée à l'école par ses parents parce qu'ils jugeront cela trop coûteux et inutile, sachant qu'elle vivra peu de temps après dans une autre famille.

Il existe une préférence marquée des familles indiennes pour les garçons. Ce souhait d'avoir un petit garçon plutôt qu'une petite fille entraîne, encore régulièrement dans les villages, des avortements, mais il en est de même dans les villes. Les femmes se rendent ainsi tard dans la nuit, dans ce qui est une boutique le jour et transformée en clinique secrète le soir, afin d'éviter tout problème avec la police, l'avortement étant interdit en Inde. Cela a donc pour conséquence, un fort déséquilibre du sex-ratio.

Cette préférence pour les garçons est à l'origine d'une croyance bien établie et qui stipule que le fait d'avoir un garçon coûte moins cher et offre des bras supplémentaires permettant de travailler. Parce que dans cette société patriarcale, une femme doit rester à la maison pendant que son mari travaille. De plus, avoir une fille revient cher car en se mariant, la famille devra payer une dote.



Il y a quelques décennies encore, alors que les jeunes filles étaient réservées à leur futur mari dès l'âge de 6 ans, il n'était pas rare d'assister à des mariages entre une fille de 13 ans et un garçon de 25/30 ans, voire plus. Aujourd'hui, les mariages arrangés se pratiquent encore. Même si cette façon de procéder est interdite, c'est une pratique encore fréquente, et si les mariés sont pris sur le fait, ils prétendront que c'est une répétition pour le futur mariage.

On peut voir ainsi, dans les villages où les quartiers pauvres des villes, des adolescentes ayant eu un enfant à l'âge de 15 ans. Ce qui pose un problème d'éthique et médical car à cet âge, le corps n'est pas encore totalement formé et les enfants naissent avec des malformations.

S'ajoute à ces problèmes, ou plutôt à ces mœurs, la question de la hiérarchie des castes. Décomposée en 4 catégories, auxquelles se rajoute la caste des intouchables, considérée hors de ce système, les castes représentent encore aujourd'hui, l'identité sociale de la personne. Un brahman naît avec un certain nombre de privilèges et se voit octroyé de nombreux avantages de par sa position hiérarchique, tandis qu'un intouchable aura lui plus de chance de finir sa vie au

service des autres sans évolution sociale possible.

Ainsi les femmes originaires des castes supérieures n'ont pas de nécessité de se marier tôt si la famille ne les y oblige pas. Elles pourront choisir leur mari plus tard, si elles le souhaitent, voire même refuser une demande en mariage.

En marge de la société, les intouchables n'auront généralement pas accès à l'école. Mais cette particularité, on la retrouve presque systématiquement dans les villages et très peu dans les grandes villes. C'est dans cette catégorie sociale que l'on constate aussi le plus de violences conjugales et d'inégalités entre hommes et femmes.

L'une des phrases qui m'a le plus marquée durant mon voyage est celle prononcée par une femme, de la caste des intouchables, vivant dans un des slums (bidonvilles) les plus pauvres de Delhi "J'avais des rêves, mais j'ai compris qu'ils ne se réaliseront jamais, alors j'ai arrêté d'y penser. "

En Inde, certains endroits sont réservés aux veuves et veufs. J'ai pu pénétrer l'un de ces lieux, dans la ville de Vrindavan. C'est un espace étrange où le temps semble s'être arrêté. Les femmes en méditation marchent lentement, fredonnent des chansons ou jouent à répétition du Manjeera, petit instrument de percussion Indien. L'une d'elle poussait même une petite balançoire où se trouvaient posés des portraits sous des cadres photos de Shiva, le "Bienveillant seigneur", qui est aussi le Dieu de la destruction.

Ces femmes se réunissent dans cet endroit, empreint de spiritualité à l'atmosphère pesante parce qu'elles ont perdu leur mari, se sont fait chasser de leur maison, ou ont fui leur vie.









Les femmes

Qu'elles sont belles sous leur sari coloré, avec leur bindi au-dessus de leur joli regard. Dans toutes les villes où je suis passée, j'ai systématiquement éprouvé une communion avec ces femmes : des regards et des sourires échangés, en toute simplicité, pas de superficiel, ces femmes n'attendaient rien de ma part.

Au travers de leur regard, j'ai pu déceler d'innombrables choses, j'ai appris à connaître et à partager le quotidien de ces femmes, de ces mères et de ces filles.

Ainsi que je l'ai cité précédemment, la place de la femme n'a pas vraiment changé dans les traditions.

Même si l'on constate de plus en plus de femmes qui se promènent dans les villes, ou travaillent dans des boutiques, la plupart restent à la maison pour s'occuper des enfants.



Il y a néanmoins une différence flagrante quand on regarde l'Inde traditionnelle, celle qui est encore ancrée dans les villages, et l'Inde moderne, que véhicule l'image des grandes villes.

En effet, vivre dans les villages quand on est une femme, c'est être soumis à son mari comme à tout être de sexe masculin, c'est se promener avec un voile cachant le visage ainsi que le corps dans son ensemble, mais c'est également rester à la maison, avec la belle-famille. En Inde la notion de la famille est très importante. Les garçons resteront vivre sous le même toit que leurs parents, avec leurs femmes.

Les villes sont modernes, les femmes vont à l'école, font des études et gravissent les échelons sociaux au même titre que les hommes.



Un des rites les plus effrayants en Inde, est d'assister à un mariage.

La majorité des mariages étant arrangés, il n'est pas rare de voir la mariée pleurer en pleine cérémonie car elle va devoir quitter sa famille afin d'aller vivre dans celle de son mari, où elle devra s'occuper de la maison, des enfants et de ses beaux-parents.

En échangeant avec quelques hommes, ceux-ci estiment que le mariage arrangé est une tradition respectable car il permet aux mariés de se connaître sur un certain nombre d'années et ainsi de faire perdurer le couple dans le temps.

Mais comment une mère, n'ayant pas eu la chance d'aller à l'école, pourra-t-elle donner une éducation à ses enfants si elle-même n'en a pas reçue, ses parents ayant jugé cela trop coûteux et "non rentable" en sachant que leur fille irait vivre dans une autre famille ? La place de la mère dans la famille reste centrale, c'est-elle le pilier, elle enseigne et transmet les premiers savoirs "C'est lui ton papa, c'est ici ta maison".

De générations en générations, particulièrement dans les campagnes, on remarque ainsi des femmes sans éducation, et sans autre choix que celui de devoir rester à la maison.

Le manque d'éducation est un frein réel, le premier même de la machine infernale. Les femmes sans éducation sont dépendantes de leurs maris. Sans éducation, elles ne pourront trouver de travail, de même qu'elles n'auront pas conscience que le fait de se faire violenter par son mari n'est pas acceptable. En Inde on dénombre 1 viol déclaré aux autorités toutes les 20 minutes, et une femme sur trois a moins de 18 ans. Ce qui est pourtant bien inférieur au nombre de viols en France, puisqu'il s'élève à 1 viol toutes les 7 minutes.

Les viols en Inde sont la plupart du temps des viols conjugaux, et sont, dans 99% des cas non déclarés. Les raisons sont multiples : la peur de la dénonciation car 93% des policiers de New Delhi sont des hommes, la crainte du jugement car 3 mois minimum sont généralement nécessaires pour envisager de pouvoir se présenter devant la justice et il y a aussi l'angoisse de la punition, le mari risque la prison (même si bien souvent, un peu d'argent suffit à étouffer l'affaire).



S'ajoute à cela la peur des représailles de la famille, ou du mari lui-même... Autant de raisons qui font que les femmes victimes restent dans l'ombre.

Le viol collectif en 2012 d'une jeune fille dans un bus à New Delhi a fait prendre conscience à un niveau international, des mentalités encore très ancrées en Inde. Cet événement, d'autant plus tragique puisque la jeune fille a été tuée après le viol, a néanmoins permis aux femmes de se révolter et de faire entendre leurs voix. Plusieurs manifestations ont suivi, regroupant principalement des femmes, mais également des hommes et cela a conduit à la création de nouvelles mesures, comme l'allongement des peines pour les auteurs de ces crimes, mais aussi la création d'une commission d'enquête spéciale chargée de cette affaire.

Ainsi, malgré des places réservées aux femmes dans les métros, bus et trains, malgré les sécurités réservées aux hommes, séparées des sécurités pour les femmes, malgré les discothèques ouvertes en plein jour pour permettre aux femmes d'y accéder en toute sécurité, les violences restent encore trop nombreuses.



Certains, de mauvaise foi, argueront le fait qu'en cas de divorce, l'homme paiera les frais. Cependant, rien ne sera dit sur la dot, toujours d'actualité en Inde. Bien qu'elle ne soit pas une obligation, la dot que doit payer la famille de la mariée si demandée, varie selon le statut, elle peut aller de 150 à 150 000 euros, voire plus.

S'ajoute à cela les cadeaux de mariage (voiture ou habits de luxe), des montants nettement supérieurs aux revenus des familles. Et si ces dernières ne peuvent pas régler la totalité de la dette, la belle-famille se montrera dans certains cas violente. On peut même parler de meurtres commis, de femmes brûlées vives ou d'attaques à l'acide.

Les attaques à l'acide, parlons en puisque ça non plus, ce n'est pas rare en Inde.



My Beauty Is My

Beauty Is My Smile

SHEROES!
Hang Out

CASPER'S BRIDGE
Small text below the title, likely a notice or announcement.



J'ai rencontré des femmes victimes de ces sévices qui ont créé avec l'association Stop Acid Attacks, un café du nom de Sheroes' Hangout à Agra. Elles sont 6 à gérer cet établissement, ont entre 17 et 46 ans et m'ont expliqué les différents "motifs" de ces attaques, qui les ont défigurées à jamais.

Madhu, 31 ans a été attaquée par son conjoint alors qu'elle dormait car elle voyait un autre homme. Neetu 25 ans et Geeta, 46 ans, sont deux sœurs. Elles ont reçu simultanément de l'acide sur le visage par le mari de Neetu, "parce qu'elle a donné naissance à deux filles mais pas de garçon." L'homme a également versé de l'acide sur l'une de ses filles qui est décédée sur le coup. Rypa a, quant à elle reçu de l'acide par sa belle-mère qui était jalouse de sa beauté.

Dans le café plein de couleur étaient accrochés de nombreux cadres où posaient ces femmes avec en légende "My beauty is my smile". Un désir de se sentir belle.

Neetu m'a dit que si la femme n'aime pas son mari, celui-ci peut lui lancer de l'acide dans le visage pour qu'elle n'appartienne à personne d'autre. "Cela arrive trop souvent !" me lance-t-elle avant de retourner servir les clients.







Les hommes

On ne peut pas parler de la condition de la femme sans aborder celle des hommes.

Victimes du problème lié à la population qui s'accroît extrêmement rapidement, mais également du problème lié au système des castes toujours en vigueur, l'homme a sur ses épaules, de très lourdes responsabilités. Il est bien souvent le seul à pouvoir assurer l'apport alimentaire nécessaire pour faire vivre, voire survivre sa famille, qui, et ce n'est pas rare de le constater, peut-être composée de plus de 6 enfants.

J'ai pu rencontrer deux veuves dans un slum très pauvre de Delhi. J'ai été accueillie par Kamla, 55 ans, mère de 2 filles, qui vit dans sa modeste pièce de 10 m² avec ses enfants.

Son mari, dépressif, après avoir cumulé pendant plusieurs années alcool et drogue, est décédé en laissant derrière lui femme et enfants.

Aujourd'hui, 4 ans après le décès de son mari, Kamla est obligée de chanter toute la journée pour gagner



de quoi se nourrir car personne ne l'aidera, pendant que ses filles confectionnent des jouets pour enfants, qu'elles vendront sur les marchés. L'école, pour ces familles, est un élément secondaire et représente un luxe qu'elles ne peuvent se permettre.

La sœur de Kamla, Basanti, 65 ans, se retrouve dans la même situation, c'est-à-dire seule, avec 9 enfants à sa charge.

"They tried to be happy, but they are not" me dit Santan, qui m'a accompagnée afin de me traduire leurs dires.

Une des choses encore plus surprenante est qu'avec le décès de leur père, les filles ne peuvent pas se marier car la famille est dans l'impossibilité de payer la dot de mariage, encore très fréquemment demandée

dans les régions très pauvres de l'Inde, comme dans ce slum.

La pression, le travail extrêmement pénible et la fatigue démontrent que les conditions de vie difficiles ne sont pas qu'un problème qui touche les femmes, mais cela englobe l'humain d'une manière générale en Inde.

À la fin de mon voyage, j'ai rencontré une personne formidable. Jagdish.

Guide indien pour des Français et Anglais, Jagdish connaît assez bien ma famille.

J'ai passé mon dernier jour en sa compagnie et nous avons échangé toute la journée sur sa vie et celle des Indiens dans la plupart des cas. Il m'a ainsi expliqué qu'avant de devenir guide, à l'âge de 30 ans, il a cumulé plus de 28 métiers différents. Durant nos conversations dans les bouchons routiers de la capitale, il m'a fait la remarque suivante "le problème de l'Inde est que c'est un peuple qui veut travailler mais il n'y a pas de travail". Trop de personnes au m². On dénombre en 2015, 441 personnes au m² en Inde, contre 122 en France. Et ce chiffre ne cesse de progresser. Les prévisions sont pessimistes, les autorités envisagent le fait que la population indienne soit largement supérieure à la population chinoise en 2022, avec 1,4 milliard d'Indiens, et c'est sans compter les problèmes qu'entraînent le réchauffement climatique.



Les enfants

J'ai eu la chance de donner des cours à des enfants dans un slum de Delhi pendant 10 jours grâce à l'association Wahoe Commune.

La classe a lieu dans une petite pièce de quelques m². Les filles, en plus grand nombre, s'installent par terre à l'avant, et les garçons s'assoient quant à eux à l'arrière. Étonnamment les filles sont plus expansives et sont le « moteur » de la classe, laissant les garçons, plus timides, recopier sagement les inscriptions sur le tableau.

Agés entre 5 et 13 ans, les enfants sont tous volontaires pour rejoindre cette classe qui dure 1h30 par jour du lundi au vendredi. Entre anglais et maths, leurs petits yeux brillent d'intelligence. Ils ont compris que pour avoir un avenir et espérer sortir du slum, ils devraient apprendre.

J'ai été également durant mon séjour dans une autre association nommé Sambhali, à Jodhpur. L'une des missions de cette grande association créée par Govind est d'intervenir dans les écoles pour s'exprimer sur les violences physiques et/ou morales que peuvent subir les jeunes filles et sur

la façon dont elles doivent procéder si cela se produit.

Ainsi, durant les interventions, les enfants de 8 à 12 ans répètent haut et fort "No" quand les marionnettes jouées par Vimlesh, la créatrice de l'action No Bad Touch et Tony, une jeune volontaire allemande venue passer son année ici, mettent en action des scènes de violence entre une fille et son beau-père. Puis les deux femmes expliquent que s'il y a eu des violences commises, les enfants devaient se mettre en sécurité, et surtout en parler à des personnes de confiance, comme leurs parents ou leurs professeurs. Les écoliers étaient attentifs et très réceptifs, et ces interventions dans les écoles de Jodhpur ont montré à quel point il était utile de parler de sexualité à des enfants car c'est un sujet qui ne sera pas abordé durant leurs cursus scolaire et ce tabou crée de l'incompréhension aboutissant bien souvent aux violences elles-mêmes.

Mon temps passé dans ces associations m'a permis de voir à quel point les nouvelles générations étaient soucieuses de leur avenir, et avaient un réel désir d'apprendre. Et c'est grâce à ces nouveaux petits êtres que les mentalités changent, puisqu'ils sont éduqués et sont sensibilisés au monde et aux problèmes qui les entourent.





Portait de l'association Wahoe Commune

Wahoe Commune est l'association dans laquelle j'ai passé 10 jours au cœur d'un slum à Delhi. Cette Organisation Non Gouvernementale a pour but d'aider à l'éducation des enfants, mais aussi à l'autonomisation des femmes, à la spiritualité et la nutrition des personnes dans le besoin. Basé en Inde mais aussi au Népal, Wahoe vit principalement des dons et du travail des volontaires, souvent peu nombreux dans les régions montagneuses.

Pendant ces 10 jours, j'ai participé au développement de l'association, j'ai donné des cours de maths et d'anglais aux enfants du slum et j'ai effectué des travaux de couture avec des femmes pleines d'énergie et volontaristes, qui se retrouvent chaque jours pour travailler avec des tissus colorés.

L'association basée à Delhi a embauché une institutrice pour les 30 élèves volontaires de 5 à 13 ans. Cependant, la progression pour ces élèves reste difficile en raison des niveaux scolaires différents. J'ai très vite compris que Wahoe Commune avait besoin de beaucoup d'aide pour se développer, tant sur le point financier qu'humanitaire.

Mes dix jours à l'association m'ont apporté énormément de richesses sur le plan humain, et quitter les enfants a été vraiment douloureux. J'y ai rencontré Santan, qui s'occupe de l'association à Delhi et Surrender, qui cuisine délicieusement bien pour les volontaires. Deux personnes avec un grand cœur.

Je souhaite dans ce document participer à la promotion de l'association car je pense que tout le monde a besoin d'avoir une expérience similaire à celle que j'ai eue pour ouvrir ses yeux et son cœur à ces personnes qui n'ont rien et qui pourtant nous donnent tant ! Je pense ici à Rishu qui m'a cousu une superbe trousse de toilette, ou aux autres filles qui m'ont offert leur broche, confectionné des cadres photos en papier, à Preeti, l'institutrice d'école qui m'a donné sa bague. Et à tous ces enfants magnifiques qui m'ont transmis leur énergie et leur amour... Des rencontres si belles, si fortes.





Portrait de Sambhali Trust

Sambhali Trust est une organisation caritative développée à Jodhpur, ville du Rajasthan mais également dans les villages alentours, et dont le but est le développement et l'autonomisation des femmes et des filles, par le biais de l'apprentissage de l'anglais, de l'hindi et des maths, auxquels s'ajoutent le développement de la confiance et de l'estime de soi ainsi que la réalisation de travaux rémunérés, comme la couture ou la création de jouets.

À l'initiative de l'ONG Sambhali, il y a Govind.

Govind Singh Rathore, 33 ans, né dans la maison familiale transformée aujourd'hui en Guesthouse, fait partie de la haute caste que composent les Kshatryia.

Mais sa haute place dans la société ne l'a pas épargné d'être témoin de violences familiales. L'enfant, qu'il était, a vu sa mère se faire frapper pendant de nombreuses années par son père, victime des effets de l'alcool. Govind a assisté à ces faits de violence depuis l'âge de 5 ans.



À l'âge de 15 ans, ce dernier décide d'arrêter ses études pour reprendre le business familial que constitue la guesthouse Durag Niwas. En 2006, il crée la charité, qui prend très vite de l'ampleur à son plus grand étonnement, pour finalement aboutir à la création de Shambali en 2007.

Ayant vécu indirectement les souffrances de sa mère, Govind veut aider les femmes et les enfants pour leur assurer un avenir et éviter que ce genre d'actes ne se reproduisent.

Très vite, les touristes qui logeaient dans la guesthouse l'aident à développer son projet avec des dons et créent le site internet actuel, sambhali-trust.org.

Avec son ONG, Govind permet aujourd'hui à 205 enfants d'aller à l'école en leur payant, avec l'aide de sponsors, leur année de scolarité qui s'élève à 230 euros, mais aide également les femmes de Jodhpur et

des villages aux alentours, avec les 21 projets différents qui leur sont destinés.

Il travaille également avec des garçons pour leur donner une autre vision de la femme, mettant un point d'honneur sur le respect.

Grâce à Shambali, les femmes qui cousent de petites poupées peuvent gagner de l'argent, ce qui permettra ainsi à leurs enfants d'aller à l'école, leur donnant à leur tour la possibilité d'avoir une situation professionnelle et ainsi d'améliorer la condition de vie de la famille entière. Chaque année, 674 femmes voient ainsi leurs vies transformées grâce à l'organisation.

Shambali est à l'écoute des femmes, et leur apporte une force émotionnelle et psychologique pour qu'elles ne se sentent plus seules et puissent se battre pour faire valoir leurs droits.

Cette association souhaite maintenant "améliorer la qualité plutôt que la quantité".

Selon Govind, la société patriarcale est basée sur beaucoup de règles. Les hommes vont au travail et les femmes s'occupent des enfants et de la maison. Le travail des femmes est beaucoup plus compliqué, malgré les lourdes responsabilités de l'homme.

Pour lui, les hommes prennent de la drogue et boivent beaucoup parce qu'ils ne "doivent pas montrer leurs émotions", il en est de même quand les responsabilités deviennent trop difficiles à porter.

Un ami de Govind qui s'est confié à moi m'a dit "maintenant les femmes veulent apprendre, et ça peut devenir un problème puisque la structure familiale se fissure. Qui va s'occuper des enfants si les deux vont travailler ?"

Shambali, association certifiée par le gouvernement est déjà bien développée en comparaison à Wahoe Commune. Cependant, pour que les femmes puissent accéder à leur indépendance, l'association a besoin de davantage de volontaires pour des longues durées afin de continuer et construire de nouveaux projets.





Portrait de Miss Metha Manju.

Cette femme souriante d'une quarantaine d'année travaille au sein de l'association Sambahli avec laquelle elle a créé en 2014 le premier numéro téléphonique gratuit destiné à dénoncer des abus domestiques et violences qui auraient été commises. Les personnes peuvent également appeler pour des renseignements ou pour demander de l'aide auprès d'un psychologue, d'un médecin mais aussi auprès de la police, qui est mise en relation rapidement avec ces services.

Actuellement, le téléphone sonne une quinzaine de fois par jour pour ces différents motifs.

Évidemment, Miss Metha n'est pas à l'abri des menaces, qu'elle reçoit assez régulièrement de la part des belles familles car elle protège ces femmes victimes de violences physiques ou morales. Mais cette femme d'influence est crainte en raison du soutien des nombreuses femmes qui l'entourent et de par sa proximité avec la police.



Quand je lui ai demandé quel était le problème principal pour les femmes en Inde, elle m'a répondu sans hésitations "le manque d'éducation".

Une femme éduquée c'est une femme qui n'est plus dépendante financièrement, qui peut aller travailler, et donc sortir de la sphère familiale pour s'ouvrir aux autres, et qui pourra s'en sortir par ses propres moyens si elle quitte son mari.

Elle m'a décrit sa vision du monde qui l'entoure. Pour Miss Metha, ce monde appartient aux hommes parce que l'être masculin reste, en Inde, une valeur primordiale. Tous les privilèges lui sont acquis et, ainsi que Govind l'a mis en lumière si justement, "un homme peut faire pipi partout" alors que les femmes doivent, elles se rendre dans des endroits spécifiques, pour ne pas "gêner", déranger.

Portrait de Mejaz Ul haquie

Mejaz Ul haquie, 24 ans se présente comme le cofondateur de Pads Against Sexism.

Né aux États-Unis, d'une famille indienne, il part faire ses études en Inde à l'âge de 15 ans pour étudier la psychologie, dans l'excellente université de Jamia Millia Islamia.

C'est avec son amie Kaainaat Khan, étudiante, elle aussi, en psychologie, que les deux jeunes gens créent Pads Against Sexism. Le but de l'action ? Écrire des messages tels que "Menstruation is natural, rape is not", "The streets of Delhi belong to women too" ou encore "Period blood is not impure, your thoughts are" sur les serviettes hygiéniques pour les accrocher ensuite dans les campus des universités, mais également dans les métros de Delhi et



les endroits prisés des adolescents, tels que le Village Hauz Khas où la jeunesse y est florissante car c'est l'endroit incontournable à Delhi pour faire la fête dans des bars et boîtes de nuit.

Mejaz m'a expliqué que les étudiants dévient leur regard, voire contourne la serviette hygiénique, jusqu'à ce que 10 min plus tard, une personne ose l'arracher. Les Indiens en arrivent même à détourner le mot Pads (serviette hygiénique) parce que c'est "gênant" pour eux. Alors ils les appellent "les trucs" à la façon d'Harry Potter lorsqu'il parle de "tu sais qui" pour ne pas prononcer le nom du Seigneur des Ténèbres.

Mais pourquoi les règles, ce phénomène naturel dérangeant temps ? En Inde, avoir ses règles est une honte et la femme est considérée comme impure. Les Indiennes n'ont, pendant cette période, pas le droit de toucher certains objets, elles doivent parfois dormir en dehors du lit conjugal et manger à part, s'ajoute à cela l'interdiction d'entrer dans un temple, bien qu'il existe cependant des déesses vénérées par les hindous, telle Devi, la déesse mère.

Mejaz est, comme 14% de la population indienne, musulman mais lui se dit non-croyant et ne pratique pas sa religion. De même qu'il ne se décrit pas comme militant mais participe à des actions contre le viol et les tabous liés aux menstruations et s'active énergiquement pour améliorer la condition de la femme. Il travaille également sur des projets avec des enfants, "parce que ce qu'il manque en Inde est le fait que l'on ne donne pas d'éducation sexuelle aux enfants. Ils ne comprennent donc pas ce que sont les règles et trouvent cela impur."

Un autre problème est qu'il est impossible de trouver des serviettes hygiéniques dans les villages, et quand bien même il y en a, le prix est bien trop élevé pour que ces objets soient accessible aux femmes. Certaines personnes font bouger les choses, me dit Mejaz, puisque l'un de ses amis a instauré des serviettes hygiéniques dans certains villages, pour 2 roupies, ce qui équivaut à moins d'un centime d'euro.

Enfin, pour le jeune homme, l'un des problèmes provient aussi de la séparation qui est faite dans les écoles, entre les filles et les garçons, puisqu'il n'est pas naturel de séparer les humains en deux et cela ne fait que renforcer les différences.



L'Inde se modernise et favorise par le biais de cette modernisation, des avancées sociales. De plus en plus de femmes ont accès à l'école, ce qui participe à leur indépendance. Des acteurs font bouger les choses, comme Pads Against Sexism qui dénonce des façons de penser, ou Sambhali, qui accompagne les femmes vers un avenir meilleur, Wahoe Commune qui aide les plus défavorisés ou encore No Bad Touch qui montre aux filles ce qu'il faut faire en cas de violences physiques ou morales.

Ce genre de projet, il y en a beaucoup qui se créent à l'heure actuelle. Les hommes évoluent dans leurs mentalités pendant que les femmes évoluent dans leur position sociale, comme Pratibha Devisingh Patil, qui a été la première femme à accéder au pouvoir, en devenant Présidente de 2007 à 2012, ou Mayawati Kumari, de la caste des intouchables qui s'est vu attribuer le poste de ministre en chef dans la région de l'Uttar Pradesh.

Coutumes et tradition tombent dans les oubliettes, laissant place à des femmes qui se battent pour un monde plus juste. Il y a de l'espoir.





Pensées libres

Partir en Inde en tant que blanche, européenne, jeune et surtout femme, c'est une sacrée expérience. Avant de partir, la chose que je redoutais le plus était ma réaction quand j'allais sentir se poser sur moi, le regard de tous ces hommes, que beaucoup qualifient de "frustrés". Dans l'ensemble, le "plus de peur que de mal" résume assez bien mon ressenti. J'ai évidemment quelques expériences peu agréables, comme lorsque j'ai dû attendre mon train, qui avait 4h de retard, avec une cinquantaine de regards d'hommes qui me fixaient sans cligner des yeux, ou bien lorsque je suis arrivée dans un village où les hommes m'ont encerclée et m'ont fixée du regard, sans dire mot, car j'étais la première femme blanche qu'ils voyaient. Dans ces instants-là, la zone de confort n'existe plus, elle est loin, très loin et on ne rêve que de courir la rejoindre pour se blottir contre elle. C'est un exercice dur que de faire appel à la raison pour ne pas renoncer à l'objectif que l'on s'est fixé !

Cependant, hormis ces deux expériences qui manquaient un peu de chaleur humaine, mon voyage s'est très bien passé et j'ai beaucoup appris de ce beau pays.



J'ai rencontré des gens extraordinaires qui veulent avancer et faire évoluer les mentalités, mais j'ai aussi appris à comprendre d'autres personnes, qui ne veulent pas de ces changements.

Il me semblait indispensable de réaliser un livre photographique afin de partager ces visages qui m'ont tant émue et qui à eux seuls expriment le contenu de mes textes.

Je souhaite à tout un chacun de vivre ce genre d'expérience, et je ne remerciais jamais assez l'association Zellidja de m'avoir offert l'opportunité d'effectuer ce merveilleux voyage.

Je remercie aussi tout particulièrement Christine Lally pour son aide précieuse.

Je ne rêve maintenant que d'y retourner.



















